Dr Edouard EUSTACHE
de la Faculté de Médecine de Paris

CASANOVA
ET SES
MÉMOIRES

ETUDE MÉDICO-HISTORIQUE

LIBRAIRIE MÉDICALE & SCIENTIFIQUE
Marcel VIGNÉ
13, Rue de l'Ecole-de-Médecine, 13
PARIS


COMMISSION
EXPORTATION
ACHAT
VENTE
ECHANGE

Dr Edouard EUSTACHE
de la Faculté de Médecine de Paris

CASANOVA
ET SES
MÉMOIRES

ETUDE MÉDICO-HISTORIQUE

LIBRAIRIE MÉDICALE & SCIENTIFIQUE
Marcel VIGNÉ
13, Rue de l'Ecole-de-Médecine, 13
PARIS
[1929]

A MON PERE

Avec toute ma reconnaissance d'amour filial.

A MA FILLE BIEN-AIMEE

A MADAME JEANNE H...,

Qui fut mon EGERIE.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI ROGER

En hommage de ma respectueuse reconnaissance.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Monsieur le Professeur SERGENT,

Monsieur le Docteur ARROU,
chirurgien honoraire des hôpitaux,

Monsieur le Professeur VAQUEZ,

Monsieur le Professeur MENETRIER,

Monsieur le Docteur MONNIER-VINARD,

Monsieur le Docteur LENORMAND,
professeur agrégé,

Monsieur le Docteur MACE,
accoucheur des hôpitaux,

Monsieur le Docteur CHEVASSU, agrégé,

Monsieur le Docteur Paul MOURE, agrégé.

MEIS ET AMICIS

PREFACE

Raspail prétendait que c'est dans les mémoires « que l'étude médicale déterre ses plus précieux renseignements ». En réalité, si parmi les mémoires il en est de véridiques, d'autres qui le sont moins, il n'en est pas d'inutiles pour le médecin historien.

Ceux, volumineux et captivants, qu'a laissés Casanova semblent bien renfermer une part de vérité; les explorateurs d'archives ont découvert de nombreux documents qui confirment la réalité de ce que le Vénitien raconte. Si Casanova a « romancé » parfois sa vie, soit pour se donner un rôle plus important ou plus piquant que dans la réalité, soit pour esquisser ou travestir certaines de ses aventures, ses Mémoires, ainsi que le pensent Maynial, Samaran, Symons et autres, n'en restent pas moins une source extrêmement curieuse à consulter sur la société frivole du XVIIIe siècle.

L'on ne peut nier qu'au milieu des histoires amusantes, dont il nous régale en quantité innnombrable, de la narration de ses duperies ou de ses duels, il n'émerge souvent de fines considérations où on lit, avec intérêt, une page contenant les conceptions phi-

losophiques ou scientifiques de telle ou telle Ecole ou de quelque Maître célèbre à cette époque, tandis que dans un cadre de visages poudrés et fardés, apparaissent parfois, et de façon d'autant plus saillante du fait des contrastes, les traits austères de quelque penseur, ou d'un homme de science, la figure d'un politicien de « premier plan ».

Voltaire, profond et sarcastique, Frédéric le Grand, l'Impératrice Catherine de Russie, acquièrent, dans l'œuvre de Casanova, la forme et les apparences de la vie réelle : leur figure y est dessinée de main de maître, qui sut en reproduire, à la perfection, les lumières et les ombres.

Et la médecine y tient une telle place qu'il nous a semblé intéressant, après Meissner, Havelock, Ellis, Notthaft, Guède, Le Gras, Rolleston, de consacrer à ses *Mémoires* une étude médicale. Elle nous permettra de recueillir sur les malades, sur les médecins et sur la pathologie, de nombreuses glanes du plus grand intérêt pour l'histoire des mœurs et de la médecine au XVIIIe siècle (1).

---

(1) Nous avons groupé à la fin de notre travail, sous forme de table analytique, toutes les allusions médicales que nous avons relevées dans les *Mémoires*. (Edition Flammarion).

CHAPITRE PREMIER

La vie pathologique de Casanova

Jacques Casanova était le fils d'un père italien et d'une mère espagnole ; il naquit à Venise en 1725 et mourut à Dux, en Bohême en 1798; ses mémoires commencent au mois d'août 1733 et s'arrêtent en 1774.

Casanova était l'aîné d'une famille comprenant quatre fils et une fille. Deux de ses frères, François et Jean, qui furent des peintres célèbres, vécurent jusqu'à un âge avancé. Le plus jeune frère, qui fut abbé, semble bien, comme Jacques, s'être laissé aller toute sa vie aux excès sexuels. François, au contraire, quoique marié deux fois, était impuissant.

Dans ses jeunes années, Casanova eut à plusieurs reprises des épistaxis que sa grand'mère fit soigner par une sorcière. Il présenta aussi des végétations adénoïdes :

« J'étais très pâle, écrit-il, sans appétit, ni capable de m'appliquer à rien, ayant l'air oiseux. Les physiciens disputaient entre eux sur la cause de mon

mal. « Il perd, disaient-ils, deux livres de sang par semaine, et il ne peut en avoir que seize à dix-huit. D'où peut donc provenir une sanguification si abondante? » L'un disait que tout mon chyle se transformait en sang ; l'autre soutenait que l'air que je respirais devait à chaque respiration en augmenter une portion dans mes poumons, et que c'était pour cette raison que je tenais toujours la bouche ouverte. »

Macop, professeur de médecine pratique à Padoue, fut consulté sans qu'on lui montrât le jeune malade et donna son avis par écrit. D'après lui, les saignements provenaient de l'épaisseur du sang, laquelle était causée par l'air que le malade respirait : il devait donc changer d'air sous peine de mort. Cette ordonnance, véritable oracle, dit Casanova, fut approuvée et le jeune garçon fut envoyé à Padoue.

A l'âge de dix ans, il contracta la petite vérole en soignant sa petite amie Bettine qui en était atteinte. Sa maladie fut assez bénigne et due sans doute à une inoculation accidentelle : il dit en effet qu'elle lui inocula quelques boutons, dont trois lui laissèrent sur la figure une marque ineffaçable.

Casanova, quand il parle de sa santé, insiste sur son tempérament, ce qui n'est pas pour surprendre, car la théorie des tempéraments était très en vogue au XVIIIe siècle.

« J'ai eu successivement tous les tempéraments : le pituiteux dans mon enfance, le sanguin dans ma

jeunesse, plus tard le bilieux, et j'ai enfin le mélancolique qui, probablement, ne me quittera plus. »

Et c'est par son tempérament qu'il explique ses épistaxis et ses hémorroïdes. Nous avons vu que les épistaxis apparurent dans ses jeunes années. Les hémorroïdes se manifestèrent après la détention sous les Plombs :

« J'étais devenu sujet à des affections hémorroïdales internes qui m'incommodaient trois ou quatre fois par an. A Pétersbourg, ces affections devenaient sérieuses, et des douleurs périodiques et insoutenables me rendaient triste et malheureux. Un médecin octogénaire nommé Senapios, que j'avais fait appeler, me donna la triste nouvelle que j'avais une fistule incomplète, fistule borgne au rectum, et il n'y avait que le cruel bistouri qui pût me soulager, dit l'Esculape, qui prétendait que je n'avais pas de temps à perdre. Je dus consentir à tout, malgré ma répugnance, et fort heureusement qu'un chirurgien habile que le médecin fit venir trouva que la nature, avec un peu de patience, ne tarderait pas à opérer avec plus de succès que l'art. J'eus beaucoup à souffrir et surtout du régime sévère qui me fut prescrit, mais qui sans doute me fut salutaire. »

Et c'est ainsi par le tempérament que Casanova explique sa sensualité (bien qu'il ait protesté contre ce qualificatif de sensuel) :

« Le tempérament sanguin me rendit très sensible aux attraits de la volupté. »

On considère généralement que Casanova a beau-

coup exagéré en racontant ses exploits érotiques et on met cette vantardise sur le compte d'une imagination sénile, sur ce qu'il avoue lui-même, ne plus savoir « jouir que par réminiscence ».

Rolleston pense au contraire qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ses descriptions. La vie sexuelle des membres de la famille de Casanova fut anormale tant dans l'excès que dans l'impuissance. L'histoire de ses jeunes années confirme sa précocité sexuelle et la description que fait le prince de Ligne de sa constitution herculéenne et de son « teint africain » indique qu'il possédait les qualités d'un athlète sexuel. « Les sujets qui possèdent ses attributs, dit Benedikt, sont tellement maîtres de leurs corps caverneux qu'ils peuvent s'en servir comme de muscles volontaires ». Il n'était cependant pas infatigable comme l'athlète sexuel de Benedikt, et à plusieurs reprises il n'hésite pas à avouer son impuissance.

On peut constater chez Casanova d'autres symptômes morbides de l'appareil génito-urinaire, en dehors de ses atteintes de maladies vénériennes et de son hypertrophie prostatique dont il sera question plus loin : l'éjaculation précoce ; l'érection douloureuse ; la pollakiurie dont il fut atteint au moment où il allait être emprisonné aux Plombs ; enfin l'hémorragie de l'urèthre à la suite de coïts répétés. On a contesté la possibilité de pareilles hémorragies, mais Rolleston rappelle que Jamin, Hughes, Lydston, Hutchinson, Chute en ont signalé des cas. Et Sinclair

en a rapporté deux consécutifs à « l'extrême indulgence dans le coït » dont l'un fut mortel.

On pourrait ainsi faire rentrer Casanova dans la catégorie des exhibitionnistes et des fétichistes ; mais les symptômes qu'il présente, surtout comme fétichiste où il est loin d'approcher de Rétif de la Bretonne, ne sont pas assez marqués, d'après Havelock Ellis, pour qu'il puisse être question d'aberration.

Casanova fut-il pédéraste ? Il semble montrer le plus grand dégoût pour toutes les manifestations d'homosexualité lorsqu'il parle du développement de ce vice en Europe, particulièrement dans le clergé italien. D'autre part le prince de Ligne lui reprochait de ne pas goûter l'amour anti-physique ; cependant certains passages de l'édition Schütz laisseraient croire que Casanova aurait sacrifié certain soir à la passion pédérastique.

Comme Rétif de la Bretonne, Casanova relate ses nombreuses atteintes vénériennes ; elles occupent une place considérable dans la liste de ses maladies, ainsi que le montre l'étude du Dr Rolleston.

Entre 18 et 41 ans, il signale onze attaques de maladies vénériennes, et il en eut probablement davantage, car à l'occasion de la première maladie de cette sorte de son valet de chambre, il dit en ce qui le concerne que « depuis longtemps il ne comptait plus ».

Bien qu'il se vante, dans sa préface, de n'avoir jamais eu de médecin auprès de lui, au moins dans

ses attaques, il mentionne avoir suivi un avis médical.

A la troisième attaque, qui fut probablement une chaude pisse avec orchite, il dit qu'un vieux médecin très expert en cette matière lui promit de le guérir en deux mois, et il tint parole.

Dans la description de sa cinquième attaque, qui semble avoir été un chancre mou, il raconte que son cas n'était pas fait pour un empirique, et qu'il consulta un ami, lequel le confia à un chirurgien habile qui était aussi dentiste. Un traitement mercuriel institué le força à garder la chambre pendant six semaines.

Dans sa huitième attaque, dont on ne sait aucun détail, il dit qu'il fut traité par le fameux Fayet. Le Dr Wickesheimer, que cite Rolleston, n'a trouvé aucune trace d'un médecin de ce nom.

Dans sa neuvième attaque, qui fut probablement un chancre mou, il fut d'abord traité par un élève de ce prétendu Fayet, nommé Kefalidès, qui était réputé pour être le meilleur chirurgien d'Augsbourg :

« Après avoir examiné mon état, il m'assura qu'il me guérirait par des sudorifiques sans avoir recours à ce fatal bistouri. Il commença en conséquence par me mettre à la diète la plus sévère, m'ordonna des bains et me soumit à des frictions mercurielles. Je subissais ce régime depuis six semaines et, loin de me trouver guéri, je me sentais dans un état pire que lorsqu'il m'avait entrepris. J'étais d'une maigreur épouvantable et j'avais deux tumeurs ingui-

nales d'une grosseur monstrueuse. Je dus me résoudre à les laisser ouvrir; mais cette opération douloureuse, outre qu'elle faillit me coûter la vie, ne servit de rien. Il coupa maladroitement l'artère, ce qui occasionna une hémorragie qu'on eut beaucoup de peine à arrêter, et qui m'aurait donné la mort, sans les soins que je reçus de M. Algardi, médecin bolonais, qui était au service du prince-évêque d'Augsbourg.

« Ne voulant plus entendre parler de Kefalidès, le docteur Algardi me prépara en ma présence quatre-vingt-dix pilules composées de dix-huit grains de manne. Je prenais une de ces pilules le matin, buvant ensuite un grand verre de lait coupé, et une autre le soir, après laquelle je mangeais une soupe d'orge, et c'était là toute ma nourriture. Ce remède héroïque me rendit la santé en deux mois et demi, temps que je passai dans de grandes souffrances ; mais je ne commençai à reprendre mon embonpoint et mes forces que vers la fin de l'année. »

Dans sa dixième attaque, qui était probablement la syphilis, Casanova s'installa dans la maison d'un médecin à Londres, avec l'intention de suivre six semaines de traitement qui, lui avait-on dit, serait nécessaire pour obtenir une guérison complète ; mais il fut forcé de quitter d'urgence le pays, peu après le début du traitement. A son retour sur le continent, il visita Saint-Germain à Tournai ; son refus de se soumettre à une injection d'un liquide appelé par

Saint-Germain « l'universel guérisseur » montre l'attitude amusante de deux charlatans rivaux.

A sa onzième attaque, syphilis ou chancre mou, où cinquante « jeunes fous » furent contaminés par la même femme, il envoya chercher un médecin qui le saigna, et lui donna une médecine, deux méthodes, dit-il, également inefficaces.

Dans six attaques, le traitement dura quatre à cinq semaines ; dans une, un mois et dans quatre autres le temps n'est jamais indiqué. Suivant Notthaft, quatre de ces attaques étaient la blennorragie, dont l'une fut compliquée d'orchite ; cinq furent des chancres mous ; une fut probablement la syphilis, et une autre du simple herpès préputial.

A deux reprises Casanova fut traité par le mercure qui, au XVIIIe siècle, était employé indifféremment pour la blennorragie, la syphilis et le chancre mou.

La plus curieuse des atteintes de Casanova fut la seconde, probablement une gonorrhée qui donna naissance à une véritable épidémie : plus de cinquante personnes furent infectées, ce qui fit la fortune du médecin, d'Orsera, que Casanova rencontra l'année suivante.

« Il y a vingt ans, dit le docteur, que je fais ce métier dans cette ville, où je vivais dans la misère, car je n'avais guère que quelques saignées à faire, des ventouses à appliquer, quelques écorchures à panser et quelques entorses à remettre. Ce que je gagnais ne me suffisait pas pour vivre. Mais, depuis

l'année passée, je puis dire avoir changé d'état ; j'ai gagné beaucoup d'argent, je l'ai mis à profit et c'est à vous, mon capitaine, à vous, que le bon Dieu vous bénisse, que je suis redevable de mon bien-être actuel. »

Et le docteur raconte comment la maladie se répandit dans la ville, fait une description qui arppelle la généalogie de la syphilis dans *Candide* ; il met Casanova en garde contre la « mauvaise marchandise » où il va, et exprime l'espoir qu'il le consultera à la prochaine occasion, sans avoir recours aux charlatans.

La syphilis que Casanova contracta lors de son voyage à Londres, à 38 ans, si c'était bien la syphilis, ne semble pas avoir affecté ses artères, ou son système nerveux (1). Ce qui permet de croire, dit Rolleston, que ses artères étaient intactes, c'est qu'il se vantait de son heureuse constitution, qui le mettait au rang

---

(1) « J'ai souvent remarqué, écrit Casanova, que la plus grande partie de ma vie s'est passée à tâcher de me rendre malade, et quand j'avais atteint mon but, à rechercher à recouvrer ma santé. J'ai également bien réussi dans l'un et dans l'autre, et aujourd'hui que sous ce rapport je jouis d'une santé parfaite, je souffre de ne pouvoir plus me rendre malade; mais l'âge, cette maladie aussi cruelle qu'inévitable, m'oblige à me porter bien malgré moi. Le mal dont je parle et que nous autres Italiens appelons fort sottement *mal français*, tandis qu'à juste titre nous pourrions prétendre à l'honneur de l'importation première, n'abrège pas la vie, quoiqu'il laisse des marques indélébiles de son passage. Ces cicatrices, moins honorables peut-être que celles que l'on gagne dans les combats de Mars, acquises avec plaisir, ne devraient jamais laisser des regrets. »

de ceux « qui se sentent jeunes toute leur vie ». Il semble avoir gardé jusqu'au bout la puissance de son esprit et son activité générale. L'aliéniste le plus pointilleux, dit Havelock Ellis, ne pourrait enfermer Casanova dans un asile. »

Et il faut reconnaître que l'aventurier fit toujours montre d'une formidable énergie. « Dans le système nerveux de Casanova, dit encore Havelock Ellis, le développement des fibres sensitives est compensé et tenu en échec par une importance égale de fibres motrices. »

Et pour son portrait physique, on peut s'en tenir à celui que trace le Dr Le Gras :

« ...Casanova était très grand. Outre l'unanimité des témoignages, il nous a laissé lui-même la mensuration de sa taille ; lors de son premier séjour à Paris, ayant rencontré chez la comédienne Silva, Crébillon le tragique, il écrit avec une admiration où perce un peu de dépit : Crébillon était un colosse, « il avait six pieds : il me surpassait de trois pou- « ces ». Dans un autre ouvrage, il prétend mesurer cinq pieds et neuf pouces. Le pied équivaut à 0 m. 32484 ; le pouce est la douzième partie du pied. Ce qui porte la taille de Casanova à 1 m. 86.

Cette superbe structure contribua pour beaucoup à ses succès et à son prestige. Elle lui donnait cet « air extérieur imposant » dont il profita si souvent pour inspirer le respect, la crainte ou l'admiration.

... Sa vigueur physique paraît exceptionnelle. Mais c'est une vigueur souple, due à des muscles

alertes comme à un système nerveux complaisant. Casanova se joue de la fatigue. Il peut fournir de longues étapes à pied, de dures courses à cheval, d'interminables randonnées en voiture sur des routes abominables, ramer avec une farouche ténacité sur la lagune dans une gondole assaillie par la tempête ; déployer en une courte nuit les efforts surhumains qu'exige la fuite des Plombs ; jouer au piquet pendant quarante-deux heures consécutives, jusqu'à ce que son adversaire s'effondre ; danser avec brio et presque sans reprendre haleine pendant toute la durée d'un bal ; passer, après des journées éreintantes, des nuits blanches qu'il n'emploie pas à rêver aux étoiles ; renouveler avec une prolixité déconcertante toute la série des exploits amoureux; mener allégrement, de l'Université de Padoue à la bibliothèque de Dux, l'existence enragée d'un insatiable viveur. Il est capable de bien d'autres choses encore (1). Pour réparer les dépenses physiologiques de ce grand corps perpétuellement agité, il possède un excellent esto-

---

(1) Même de simuler des maladies. En plusieurs ciconstances, il ne s'en fit pas scrupule et réussit toujours à tromper les médecins. Pendant son emprisonnement aux Plombs, pour éviter qu'on balayât sa chambre et qu'on changeât de place son lit, sous lequel il avait creusé un trou pour préparer son évasion, il feignit une hémoptysie, en se piquant le doigt et en laissant égoutter le sang sur son mouchoir. On le voit aussi simuler efficacement une affection vénérienne dans le but d'échapper à l'attention indésirable d'une vieille Messaline. Une autre fois il prétendit souffrir de pollutions nocturnes, son but étant de recevoir l'ordre d'habiter un pays où il désirait poursuivre une intrigue.

mac qui accepte les nourritures les plus diverses et se contente de la quantité quand la qualité fait défaut. Gourmand, sans doute, mais peu raffiné, il se montre facilement glouton et plutôt grossier dans ses appétits :

« J'ai aimé les mets de haut goût; le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain, l'*olla potrida* des Espagnols, la morue de Terre-Neuve, même bien gluante, le gibier au fumet bien prononcé, et les fromages dont « la perfection se manifeste quand les petits êtres qui s'y forment commencent à devenir visibles ». Il peut tenir tête à n'importe qui, le verre à la main.

Il dort d'un sommeil profond, calme, un sommeil d'enfant, que rien ne vient interrompre, ni les bruits extérieurs, ni les préoccupations en cours. Dès que ses yeux se ferment, tout disparaît réellement pour lui, même le danger. A la lecture des mémoires, on rencontre bien souvent cette phrase : « Je dormis neuf, ou dix, ou douze heures d'un bon sommeil. » Une fois, à Saint-Pétersbourg, il dort, en une seule traite, durant trente-deux heures. Pendant ces bienheureux sommeils, ses muscles se détendent, ses nerfs se calment, son cerveau se repose et notre homme se réveille dispos, lucide, prêt à de nouveaux exploits ou à d'autres excès.

Grâce à cette robustesse que n'altère aucune tare physiologique ou pathologique, il jouit d'une magnifique santé. Car ce n'est pas être physiquement diminué que de souffrir incidemment d'hémorroïdes,

de se voir quelquefois malmené par Vénus, ou vers la soixantaine de porter un dentier. La seule maladie grave qui interrompit momentanément ses aventures, fut une pneumonie contractée à Aix-en-Provence, en 1768, et dont il se tira sans complications. Il conserva dans l'âge mûr les apparences de la jeunesse et celle de l'âge mûr jusqu'assez avant dans la vieillesse. Cette belle vigueur, il la considérait à juste titre comme un avantage inappréciable : « La santé est l'âme de la vie », écrivait-il à Opitz. Pareil à la plupart des gens bien portants, il craint la souffrance et se montre devant elle, dépourvu de stoïcisme. Il sait s'administrer un vomitif ou un purgatif, se condamner à une diète rigoureuse, garder le lit et rester dans un coin replié sur lui-même. La bonne nature et son énergique complexion font le reste, et le font à merveille.

...Casanova est un bel homme, bien bâti, admirablement constitué, solide, dont les organes fonctionnent avec gaieté et qui peut gaspiller sans compter tout un superflu de force et de vie. Malgré ses vicissitudes, ses chagrins, ses colères et ses rides, il est resté actif, leste de corps, de cœur et de pensée jusqu'aux derniers jours de sa prodigieuse existence : « Il y a des hommes, disait-il, qui se sentent jeunes toute leur vie : mon heureuse organisation m'a mis de ce nombre. »

Casanova conserva un excellent appétit jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'au moment où il souffrit de fréquents troubles digestifs. Le prince de Ligne pré-

tend qu'il prenait sa revanche « contre tout ce qui était mangeable et potable » de son impuissance en d'autres matières : « ne pouvant plus être dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table. »

Si l'on en croit les lettres que son ami Zaguri lui adressait à Dux, Casanova, dans sa vieillesse souffrit de la goutte. Quatre ans avant sa mort, il présenta les premiers symptômes d'une hypertrophie de la prostate.

A regret, Casanova dut quitter sa table de travail et ses papiers, vrai trésor qui, disait-il, « me rattachent à la vie et me rend la mort plus haïssable ». Car il aimait la vie, « cette coquine à laquelle nous accordons à la fin toutes les conditions qu'elle nous impose, pourvu qu'elle ne nous quitte pas ».

Il succomba le 4 juin 1798, sans doute aux suites de l'infection causée par son affection prostatique, des atteintes répétées de gonorrhée, ayant fait, dit Rolleston, de ses voies urinaires, un *locus minoris resistentiæ*. Une vie d'excès ne lui avait point valu de finir trop tôt, ni trop péniblement.

CHAPITRE II

Ce que Casanova nous apprend sur la Médecine et les Médecins de son temps.

C'est sans conteste sur les maladies vénériennes au XVIII[e] siècle que Casanova, comme Rétif de la Bretonne, donne les renseignements les plus nombreux et les plus précis.

En ce qui concerne la prophylaxie, de nombreuses allusions sont faites dans les *Mémoires* aux préservatifs. La « capote anglaise », ainsi que la dénomme Casanova, connut au XVIII[e] siècle une fortune considérable. On l'utilisait pour se préserver des galanteries, mais surtout pour éviter le « fatal embonpoint ». Casanova raconte que le jour de la Toussaint, en 1753, il déroba à une nonne de Venise, dans son secrétaire, sa provision de préservatifs et y substitua une poésie ; mais il se laissa attendrir par sa prière

et lui rendit « ce qui est si précieux à une nonne qui veut sacrifier à l'Amour ».

Une autre fois, à Marseille, entrant suivant son habitude chez une fille publique pour se reposer des fatigues du voyage, il ne put dissimuler sa crainte d'une infection ; elle lui offrit alors un « vêtement anglais » qui « met l'âme en repos ». Mais il n'en voulut pas, « parce qu'il était d'une qualité trop ordinaire ». Alors la belle lui en offrit de plus fins à trois francs, pièce, que « la marchande ne vendait qu'à la douzaine » et il s'en fit « essayer » quelques échantillons par une petite domestique de quinze ans.

Casanova parle beaucoup d'autres fois de ces « calottes d'assurance », de ces « préservatifs que les Anglais ont inventé pour mettre le beau sexe à l'abri de toute crainte ». Mais il s'en sert surtout dans un but anticonceptionnel ; et il paraît avoir été satisfait de leur usage ; ils ne lui ont pas donné de mécomptes, par des fractures intempestives ; c'est tout au plus s'il leur reproche d'être un « morceau de peau de mort inutile pour montrer qu'il est parfaitement en vie ». Quand il ne les utilise pas dans un but préservatif, il les emploie pour distraire sa belle de rencontre ; il les gonfle d'air et en fait une étude expérimentale, comme le feront plus tard Proksch et Bonnet.

Si l'on en juge par le récit d'aventures autres que les siennes, la syphilis du temps de Casanova était une affection souvent meurtrière, sans doute par suite de l'insuffisance des traitements mis en œuvre.

Il mentionne au moins quatre morts causées par cette maladie.

La première victime fut Ancilla, célèbre courtisane vénitienne, qui continuait à être la maîtresse de Murray, l'ambassadeur d'Angleterre à Venise, bien qu'elle fût atteinte de laryngite et qu'elle eût « une large plaie au visage ». Le contrat qu'elle conclut avec son médecin est un curieux spécimen de la déontologie médicale au XVIIIe siècle. Ecoutons Casanova :

« Cette fameuse courtisane, dont la beauté avait été justement célèbre, se sentant rongée par un mal intérieur, promit cent louis à un médecin nommé Lucchesi qui, à force de mercure, s'engagea à la guérir ; mais Ancilla spécifia sur le billet qu'elle lui fit qu'elle ne lui payerait cette somme, qu'après que ledit Lucchesi aurait fait avec elle un sacrifice amoureux. Le docteur, ayant fait son ministère aussi bien que possible, voulut être payé sans se soumettre à la conclusion du traité ; mais Ancilla tint bon, et l'affaire fut portée devant le magistrat. En Angleterre, où toute convention est exécutoire, Ancilla aurait gagné son procès ; mais à Venise, elle le perdit. Le juge dans sa sentence déclara qu'une condition criminelle non tenue ne préjudiciait point à la validité du contrat. »

Sentence remplie de sagesse, particulièrement dans le cas, ajoute Casanova qui signale parmi les autres victimes de cette maladie « le coureur de Lady Montaigu » et le comte de Wagensperg, gouverneur de Trieste, « qui était sérieusement malade du mal

que l'on guérit facilement par le mercure, quand il est administré par une main habile, mais qui donne la mort au malade quand il tombe en de mauvaises mains. Le pauvre comte eut ce malheur, car il mourut un mois après mon départ ».

Casanova rencontra ainsi à Trieste l'abbé Casti qui avait la luette rongée par la syphilis. Et dans une lettre citée par Rolleston, il parle du laquais Viderol qui « gagna la vérole d'une cuisinière que j'avais et la donna, à ce que le chirurgien dit, à la pauvre fille de l'honnête maître des forêts, de sorte qu'elle en mourut ».

Le mercure était employé abondamment dans toutes les maladies vénériennes et Casanova a soin de noter qu'on y ajoutait la diète alimentaire, les sudorifiques, des bains, des purgations et le repos au lit. Mais souvent on arrivait à l'intoxication. Le Dr Pangloss en eut un exemple célèbre. Et Casanova connaissait bien les dangers du médicament. C'est ainsi qu'il attribue sa dépression physique et morale et sa crise éphémère de piété à l'usage de cette drogue au cours de sa cinquième maladie vénérienne qui, d'après Notthaft, fut un chancre mou :

« Il n'est pas douteux, dit Casanova, que ce changement de système dans ma raison ne fut l'effet de l'affaiblissement causé par le mercure. Ce métal impur et toujours malfaisant m'avait tellement affaibli l'esprit que j'en étais comme hébété, et que je m'imaginais avoir très mal jugé jusqu'alors. »

Pendant son séjour à Londres, Casanova apprend

que la mère de la Charpillon a recueilli de son dernier amant « de si vilaines choses qu'elle faillit mourir dernièrement d'une trop forte dose de mercure qu'elle avait avalée ».

La mort du comte de Lamberg, le fidèle ami de Casanova, peut aussi être comptée comme un exemple d'intoxication mercurielle, puisque, dit-il, sa mort fut causée par la faute « de ses médecins qui le traitèrent par le mercure d'une maladie où Vénus n'avait aucune part, et qui ne servit qu'à le faire calomnier après sa mort ».

Enfin Casanova raconte l'histoire d'un pulmonique que Tronchin aurait guéri « d'une maladie secrète au moyen du lait d'une ânesse qu'il avait soumise à trente fortes frictions de mercure administrées par quatre portefaix vigoureux ». Si ce traitement n'est pas une fable, il semble avoir déjà réalisé l'idée, exploitée plus tard, d'associer les faibles doses de médicament à un excipient transformateur.

Casanova signale aussi les atteintes de gonorrhée que présentèrent quelques-uns de ses personnages, par exemple son valet de chambre Le Duc, dont l'attaque fut sévère et dont l'incapacité de se mouvoir qui en résulta laisserait penser à un cas de rhumatisme blennorragique.

De même le frère d'une Mlle X. C. V., qui avait déjà eu deux attaques du même genre. Casanova le fit soigner à ses frais par un savant chirurgien, mais un mois plus tard il contractait une nouvelle maladie.

Quant au capitaine O'Meilan, il ne prenait même

plus la peine de suivre un traitement. « Un régime me causerait trop d'ennui ; et puis, à quoi bon guérir d'une pareille vétille lorsqu'on est sûr de n'être pas quinze jours sans retomber dans le même besoin? « J'ai eu dix fois cette patience, mais je me suis lassé, et depuis deux ans j'ai pris mon parti. » Après cela, il est permis de ne plus considérer le récit du praticien d'Orsera comme un conte.



On trouve dans les *Mémoires* de nombreux passages relatifs à la prostitution dans les grandes villes d'Europe : Paris, Venise, Vienne, Amsterdam, Zurich, Berne, Marseille, Londres, Magdebourg, Saint-Pétersbourg. Et ces textes soulignent le rôle de la prostitution dans la propagation des maladies vénériennes.

Casanova rendit hommage aux beautés vénales de tout rang, chaque fois qu'il en trouva l'occasion. Sept au moins de ses onze attaques de maladie vénériennes furent la conséquence de ces relations.

Les grandes courtisanes d'alors, Ancilla, Juliette et la Tintoretta de Venise, Medulla de Corfou, la Charpillon, etc., qui jouèrent, dans la vie sociale de l'époque, un rôle aussi important que les hétaïres dans l'ancienne Athènes, n'étaient point exemptes de maladies vénériennes; deux d'entre elles au moins: Medulla de Corfou et Ancilla de Venise furent, d'après Casanova, atteintes de vérole.

Les *Mémoires* montrent aussi que les établisse-

ments de bains étaient encore au XVIIIe siècle, comme dans l'antiquité, des lieux de prostitution. Aux bains de la Mate à Berne, les baigneurs assistaient à des exhibitions de tribades. Les scènes qui se passaient dans les couvents de Venise montrent, d'autre part, que les pensionnaires de ces établissements ne valaient guère mieux que des prostituées.

Il est assez intéressant de voir ce que dit Casanova des *Commissaires de Chasteté :* cette commission créée par Marie-Thérèse, était une institution d'Etat qui fut, dit Havelock Ellis, la dernière tentative énergique pour abattre la prostitution en Europe.

« On enlevait, dit Casanova, et on conduisait en prison à toutes les heures du jour et dans toutes les rues de Vienne, les pauvres filles qui se trouvaient seules et qui souvent ne sortaient que pour aller honnêtement gagner leur vie... Le seul moyen que les filles eussent de n'être pas molestées était de marcher dans la rue la tête baissée et un chapelet à la main... La police payait une nuée d'espions, et ces coquins n'étant point vêtus en uniforme, on ne pouvait point les connaître... Lorsqu'une fille entrait dans une maison, l'espion qui l'avait suivie l'attendait à la porte et l'arrêtait en sortant, pour l'interroger. Si la pauvre malheureuse avait l'air embarrassé, si elle hésitait à répondre, d'une manière qui ne satisfît pas le mouchard, le bourreau la conduisait en prison, commençant d'abord par la dépouiller de l'argent et des bijoux qu'elle pouvait

avoir et dont on ne pouvait jamais obtenir la restitution. Vienne était sous ce rapport un vrai repère de voleurs privilégiés. »

Casanova eut vite fait de constater que les *Commissaires de chasteté* « n'étaient gênants que pour les femmes qui n'allaient pas dans les bonnes maisons », et qu'ils se gardaient de troubler les « Fraüleins dévouées au Culte de Vénus » qui fréquentaient les salons des nobles et « ne craignaient pas de préjudicier à leur noblesse en acceptant de petites rétributions pour leur complaisance. »

La description de Casanova a été confirmée par les recherches de Schrank, Gupitz. Les commissaires furent supprimés par Joseph II, le successeur de Marie-Thérèse. « D'après l'opinion générale, dit Havelock Ellis, cette sévère législation était en réalité inefficace, et elle causait beaucoup plus de mal qu'elle n'en évitait. »



Les *Mémoires* donnent aussi quelques indications sur la thérapeutique de l'époque. La saignée était pratiquée pour à peu près toutes les maladies, et on la faisait non seulement chez les sujets possédant des humeurs, mais aussi chez ceux qui étaient épuisés. C'est ainsi qu'une jeune fille âgée de dixhuit ans, atteinte d'aménorrhée, avait été saignée cent quatre fois, à raison de deux par semaine, et perdait chaque fois quarante onces de sang. Elle fut ensuite, dit Rolleston, soignée par Casanova d'une

façon que Matthews Duncan déclarait être le seul véritable emménagogue connu de lui, à savoir l'acte d'amour.

La saignée était aussi pratiquée pour l'avortement et ce fut sans résultat dans le cas de Mlle X. C. V. que saigna son amant « un élève de Saint-Côme ». L'opium était aussi employé dans le même cas et sans résultat.

Nous avons vu comment on recourait, et avec quels résultats, au mercure dans toutes les maladies vénériennes.

Les *Mémoires* font aussi mention de l'eau de Mélisse ou eau des Carmes et du diascordium, employé pour les troubles digestifs, d'esprit de vin pour les contusions, d'eau de plantain pour l'acné et d'ellébore comme sternutatoire. La thériaque était encore en usage à Augsbourg en 1761 et se vendait deux florins la livre. On employait aussi dans les cas d'aménorrhée, de chlorose, d'épilepsie, une drogue à base de fer vantée par Paracelse, l'aroph.



A côté des pratiques médicales orthodoxes, celles des charlatans tiennent une grande place dans les *Mémoires* pour la raison que leur auteur en approcha de tout ordre.

Le plus humble était « Pelandi, charlatan fameux que je dois avoir connu, et qui, si j'ai bonne mémoire, débitait des drogues et des onguents sur la place Saint-Marc, côte à côte avec Il signor Pul-

cinella ». D'autres charlatans triomphants comme Cagliostro et Saint-Germain contrastaient avec cet humble individu ou avec celui qui avait promis à Joseph II de guérir sa maladie mortelle.

L'avortement était pratiqué, comme aujourd'hui, dans des officines spéciales. Casanova en donne un exemple, en racontant l'histoire de Mlle X. C. V. qu'il conduisit, non sans avoir protesté chez une sage-femme célèbre, à Paris, pour des opérations de ce genre. L'accueil cynique de cette femme; son examen sommaire de la patiente; son offre qui ne fut pas accptée, de pratiquer l'avortement pour cinquante louis, grâce à des drogues si c'était possible, sinon par des opérations; l'essai de chantage qu'elle fit dans la suite et pour lequel elle fut emprisonnée avec son complice, le récit de ces faits constitue, comme le fait remarquer Rolleston, une partie des plus animées des *Mémoires*.



Casanova signale quelquefois des erreurs commises par les médecins, erreurs soit de diagnostic, de pronostic ou de traitement. Il est évident que ses affirmations n'ont pas toujours grande valeur. Son père eut à 36 ans un abcès du cerveau qui l'emporta en une semaine : comme de juste, l'aventurier accuse les médecins :

« Le médecin Zambelli, après avoir donné au patient des remèdes opilatifs, crut réparer sa bévue par le castoreum qui le fit mourir en convulsions. L'apos-

tème creva par l'oreille une minute après sa mort : il partit après l'avoir tué, comme s'il n'eut plus rien à faire chez lui ».

D'autres fois, il signale quelque infamie commise par un médecin. C'est ainsi qu'il raconte l'histoire d'un praticien suborné pour certifier, qu'une religieuse enceinte souffrait d'hydropisie, qu'on pouvait soigner uniquement, par une cure à Aix-les-Bains.

Une autre fois, ce sont des récriminations contre un médecin qu'il avait engagé comme « garde-magasin » dans son établissement de teinture et qui « s'enfuit avec le coffre contenant 50.000 francs ».

⁂

Plusieurs passages des *Mémoires* montrent que les superstitions médicales étaient alors fort en honneur, surtout dans l'Europe méridionale.

On considérait alors certaines maladies comme de bon présage. Pendant son séjour en Russie, Casanova reçut des compliments pour avoir des hémorroïdes; et à Constantinople, alors qu'il avait un rhume de cerveau, un Turc lui déclara qu'un chien de chrétien « n'était pas digne d'un tel bonheur ».

Il y a, dit Casanova, dans toute l'Italie, dans la Grèce et en général partout où les masses sont ignorantes, des Grecs, des Juifs, des astrologues et des exorcistes qui vendent aux dupes des chiffons et des bimbelots dont, à les en croire, les vertus sont prodigieuses; des charmes pour se rendre invulnérable;

des guenilles pour se préserver des maléfices; des sachets remplis de drogues, pour éloigner ce qu'ils appellent les esprits follets, et mille babioles de ce genre ».

Et Casanova ajoute une remarque encore vraie aujourd'hui :

« Les Français sont assurément le peuple le plus spirituel de l'Europe et peut-être du monde; mais cela n'empêche pas que Paris ne soit la ville par excellence où l'imposture et la charlatanerie peuvent le mieux faire fortune ».

Il est question dans les *Mémoires* d'un talisman contre la petite vérole que Mlle d'Urfé donna au comte de la Tour d'Auvergne pour obtenir « une heureuse éruption et une guérison parfaite »; d'une « eau de jeunesse », préparée par Saint-Germain dans son laboratoire de Trianon pour Mme de Pompadour; de l' « élixir de vie » de la Charpillon et d'une panacée qui coûta la vie à son inventeur, Mme d'Urfé, comme un composé du même genre l'avait coûtée, disait-on, à Paracelse.

Casanova ne manqua pas, ce qui montre l'influence de la sorcellerie à cette époque, d'aller voir les sorcières de Murano, de Milan et la fameuse Bontemps, de Paris. Il avoue cependant qu'il ne pratiqua l'occultisme qu'à titre de distraction et qu'il n'avait aucune confiance dans les philtres, les talismans ou les amulettes quelconques.

La croyance en la magie et la sorcellerie ne se rencontraient pas seulement dans la masse des igno-

rants, mais aussi chez des individus cultivés. Casanova raconte que la recherche de la pierre philosophale, laquelle avait le pouvoir non seulement de changer en or les métaux les plus vils, de faire des pierres précieuses mais encore de conférer une santé parfaite et la longévité, attira l'attention de bien des savants, y compris Boerhaave et Haller.



Comme au cours de ses voyages, Casanova fit la connaissance de tous les hommes célèbres de l'époque, on trouve quelques portraits de médecins illustres dans les *Mémoires*.

Tout d'abord celui de Haller : Casanova passa trois jours chez lui :

« M. Haller était un homme de six pieds, gros en proportion et d'une belle figure : c'était une espèce de colosse au physique comme à l'intellectuel... Il était grand physiologiste, grand médecin et grand anatomiste. Il appelait Morgagni son maître, quoique, ainsi que lui, il eut fait de nombreuses découvertes dans le microcosme... Il me montra une lettre d'un académicien de Berlin, dont j'ai oublié le nom, et qui lui disait que, depuis que le roi avait lu sa lettre, il ne pensait plus à supprimer la langue latine. Haller avait écrit à Frédéric le Grand qu'un souverain qui réussirait dans la malheureuse entreprise de proscrire de la république des lettres la langue de Cicéron et de Virgile élèverait un monument immortel à sa propre ignorance... Haller était bon poète

pindarique ; ses vers respiraient la force et le génie; il était aussi excellent politique, et il rendit de grands services à sa patrie. Il était de mœurs irréprochables...

...La table de M. Haller était bonne et abondante, quoiqu'il fût très sobre, car il ne buvait que de l'eau. Seulement, au dessert, il se permettait un petit verre de liqueur noyé dans un grand verre d'eau. Il me parla beaucoup de Boerhaave, dont il avait été l'élève favori. Il me dit qu'après Hippocrate, Boerhaave avait été le plus grand des médecins et le plus grand chimiste qui eût existé :

— Comment se fait-il, lui dis-je, qu'il n'ait pu parvenir à la maturité?

— Parce que contre la mort il n'y a point de remède.

Boerhaave était né médecin, comme Homère était né poète; sans cela, ce grand homme serait mort avant l'âge de quatorze ans d'un ulcère venimeux qui avait résisté à tous les traitements des meilleurs médecins d'alors. Il se guérit lui-même en se frottant souvent avec une dose de sel qu'il délayait dans son urine.

— On m'a dit qu'il avait la pierre philosophale.

— On l'a dit, mais je n'en crois rien.

— La croyez-vous possible?

— Je travaille depuis trente ans pour acquérir la conviction du contraire; je n'y suis pas encore parvenu, mais je suis persuadé que nul ne peut être

bon chimiste s'il ne reconnaît pour physique la possibilité du grand œuvre. »

...Le physiologiste critique ensuite J.-J. Rousseau, dont il n'aimait pas l'éloquence parce que fondée « sur l'antithèse et sur le paradoxe »; il démontra aussi qu'il connaissait bien l'œuvre de Pétrarque et en fit la louange à Casanova.

« Haller, ajoute le chevalier de Seingalt, était un savant de premier ordre; mais il ne l'était ni par ostentation, ni en famille, ni lorsqu'il se trouvait en société de personnes qui, pour s'amuser, n'ont pas besoin de propos scientifiques. Personne ne savait mieux que lui se mettre à la portée de chacun; il était aimable avec tout le monde et ne déplaisait à personne. Mais qu'avait-il pour plaire ainsi à tout le monde? Je n'en sais rien, et il serait plus aisé de dire ce qu'il n'avait pas que ce qu'il avait. Il n'avait ni morgue, ni suffisance, ni ton de supériorité, enfin aucun de ces défauts que l'on reproche communément avec raison à ceux qu'on appelle doctes et gens d'esprit.

Ses vertus étaient austères, mais il avait soin d'en cacher l'austérité qui disparaissait sous un voile de bienveillance réelle qu'il avait pour tous. Il parlait bien, disait d'excellentes choses et ne s'emparait jamais exclusivement de la conversation. Jamais, avec lui, il n'était question de ses ouvrages; et quand on lui en parlait, il détournait le propos, dès qu'il le pouvait, sans affectation. »

Après avoir pris congé très affectueusement, —

en ce temps où les voyages étaient lents, les adieux étaient, plus souvent qu'aujourd'hui, définitifs, et par cela voilés d'un sentiment de tristesse, parce que le séjour dans un pays, la visite à une personne lointaine représentaient presque toujours une étape dans le chemin de la vie sur lequel on ne pouvait plus revenir, — Casanova quitta La Roche et vint voir Voltaire. C'est au cours de cette visite qu'il fit la connaissance de Tronchin, dont il trace le portrait suivant :

« Tronchin, grand, bien fait, beau de figure, poli, éloquent sans être parleur, savant physicien, homme d'esprit, élève de Boerhaave qui le chérissait, n'ayant ni le jargon, ni le charlatanisme, ni la suffisance des suppôts de la Faculté, m'enchanta. Sa médecine était basée sur le régime, et pour l'ordonner, il avait besoin d'être philosophe ».

Casanova décrit ensuite la méthode de Tronchin pour traiter un syphilitique phtisique dont il a déjà été question et cite un autre spécimen de ses méthodes :

« Villars, dit-il, était gouverneur de Provence et avait le dos rongé par le cancer. Selon l'ordre de la nature, il aurait dû être enterré depuis dix ans ; mais à force de régime, Tronchin le faisait vivre, en nourrissant ses plaies avec des tranches de veau. Sans cet aliment, le cancer serait mort en emportant son cadavre. Voilà ce qui peut s'appeler vivre par artifice ».

Rolleston et le Dr Pernet pensent qu'il s'agissait

en l'espèce d'un ulcère rongeur du dos et que le traitement appliqué ne fut point si bizarre qu'on pourrait le croire, puisque récemment encore on prétendait que des applications de morceaux de viande pouvaient cicatriser une ulcération tenace de la peau ».

Casanova connut aussi une vieille femme fort versée en alchimie, qui avait fréquenté Boerhaave et racontait qu'il possédait la pierre philosophale. « Les quatre millions qu'il laissa à sa fille, ajoute Casanova, s'ils ne prouvent pas absolument qu'il avait le secret de faire de l'or, démontrent au moins d'une manière certaine qu'il avait le talent d'en amasser. »

Casanova rencontra aussi à Londres un médecin célèbre qu'il appelle le docteur Masti et que R. Edgcumbe a identifié : il s'agit d'un docteur Maty qui fut reçu à Leyde et devint bibliothécaire du British Museum.

A Paris, l'aventurier vénitien fut en rapport avec un certain Herrenschmidt qui fut d'abord médecin du duc de Saxe-Gotha, puis du roi de Pologne. C'est lui qui est représenté, ainsi que le dit Casanova, dans la comédie de Poinsinet « Le Cercle » et non Lory comme certains critiques l'ont affirmé.



Casanova parle dans ses *Mémoires* d'Aix-les-Bains. A cette époque, on recommandait Aix pour les maladies de poitrine et l'hydropisie; mais la plupart des visiteurs y allaient plutôt pour satisfaire leur

passion du jeu que pour boire les eaux. Un médecin spécial était attaché à l'établissement de bains ; il aborda l'aventurier « en lui disant que l'excellence des eaux d'Aix redoublerait sa santé ».

Casanova parle aussi des eaux de Sulzbach, réputées pour guérir les habitants de Bâle sujets à une psychose périodique.

CHAPITRE III

Les idées de Casanova sur la Médecine et les Médecins

Nous avons vu que Casanova avait songé à devenir médecin et qu'il conserva ce goût précoce pour la médecine toute sa vie, ainsi que le prouve la description de ses propres maladies et de celles des autres et les critiques fréquentes des personnalités médicales qu'il eut l'occasion d'approcher.

Vis-à-vis des médecins, Casanova eut l'attitude qu'on constate fréquemment dans le public. Bien qu'il se flatte « de ne pas croire aux médecins », nous avons vu que pour lui-même il fit maintes fois appel au médecin, surtout lorsqu'il fut atteint de maladie vénérienne. A l'occasion même, dit Rolleston, il n'hésitait pas à demander au praticien le secret professionnel.

Le panégyrique qu'il nous a laissé de Haller et de Tronchin montre bien qu'il était capable d'estimer

hautement certains membres de la profession médicale pour leurs qualités professionnelles et sociales.

En trois occasions, non seulement il ne refusa pas les consultations médicales, mais il eut à se défendre énergiquement contre une intervention chirurgicale. Ce fut d'abord à la suite d'une violente indigestion contractée à un pique-nique à Schœnbrünn et où, un chirurgien voulant le saigner malgré lui, il ne trouva rien de mieux que de lui tirer un coup de pistolet. Une seconde fois, Casanova eut à se défendre contre un traitement rigoureux, lors de son séjour à Londres, à la suite d'une chute de cheval. Une troisième fois, le chevalier de Seingalt évita l'intervention du chirurgien à Varsovie, lorsqu'il reçut une balle dans la main, au cours d'un duel avec le général polonais Branicki; la plaie s'infecta; il refusa l'amputation qu'on lui proposait et guérit au bout de vingt-cinq jours. « Tous ceux qui m'avaient condamné se virent forcés à me faire des compliments sur ma fermeté, qui me faisait le plus grand honneur, et chacun taxait, avec raison, les grands chirurgiens, d'ignorants ou de grands imprudents; pour moi, j'étais porté à les taxer de fourbes ».

Casanova, dit le Dr Rolleston, était d'autant plus disposé à critiquer les erreurs des praticiens diplômés que ses propres incursions dans le domaine de la thérapeutique obtinrent souvent un brillant succès. Par exemple pour l'acné :

« J'eus soin de la purger doucement chaque jour, dit notre thérapeute; je lui prescrivis ce qu'elle de-

vait manger et je lui défendis tous les cosmétiques, lui ordonnant seulement de se laver soir et matin avec de l'eau de plantain...; huit jours après, toutes ces vilaines bulles avaient disparu. »

Il eut encore un beau succès chez une jeune fille atteinte d'aménorrhée; elle avait été saignée cent quatre fois !

« Cette belle personne avait dix-huit ans, sans que la nature eût encore pu opérer ses bénéfices mensuels, de manière qu'elle se sentait mourir trois ou quatre fois par semaine, et le seul moyen de la soulager était de lui ouvrir la veine. « Je veux, dit le docteur, l'envoyer à la campagne, où un air plus pur et plus beau, surtout plus d'exercice, opéreront mieux que toutes les drogues ». Après avoir dit qu'on me préparât mon lit pour le même soir, je sortis avec le médecin, qui me dit que le seul remède qui pût opérer efficacement la guérison de cette fille serait un amant robuste.

« Mais, mon cher docteur, lui dis-je, ne pourriez-vous pas être son apothicaire comme vous êtes son médecin?

— Je jouerais trop gros, car je pourrais me voir obligé de l'épouser, et je crains le mariage comme le feu. »

Quoique je ne fusse pas plus disposé à me marier que mon ami le docteur, j'étais trop près du feu pour ne pas me brûler ».

Et Casanova raconte comment il opéra « le mi-

racle qui rendit les couleurs de la santé à cette belle décolorée ».

Casanova prétend avoir guéri également des malades atteints de sciatique, de laryngite. Ses traitements s'accompagnaient de remèdes fort simples et d'un régime avec l'exercice de divers rites cabalistiques dans lesquels il était fort versé.

Le sommeil et la diète lui semblaient le meilleur traitement de la migraine.

Il paraît avoir considéré l'eau comme une sorte de panacée. A Naples, par exemple, il dit que l'eau était le seul remède effectif contre nombre de maladies qui peuvent partout ailleurs être mortelles pour le patient soumis à l'action des drogues et des médecins. Il soignait ses indigestions par l'eau. Et c'est avec le même remède qu'il prétend avoir guéri le sénateur Bragadin atteint d'une crise d'apoplexie.

Casanova aimait assez à se faire passer pour médecin; c'est en excipant de cette qualité qu'il se présenta à un de ses anciens camarades du collège Saint-Cyprien qu'il rencontra à Augsbourg, l'acteur Bassi qui trouva tout naturel de faire au pseudo-médecin « un présent d'importance, la thériaque vénitienne ».

En dehors de la thérapeutique, Casanova donne fréquemment et avec assurance son opinion sur d'autres questions médicales. C'est ainsi qu'il soutient que les envies des femmes grosses ont une influence sur la peau du fœtus, et il n'hésita pas à défendre chaudement son opinion, à Rome, contre le docteur Salicetti.

Dans une discussion sur les méfaits de l'onanisme dans les écoles, il proteste contre les exagérations de Tissot et affirme que « cet abus serait extrêmement rare si les directeurs étaient prudents et sages et qu'ils ne s'avisassent point d'en faire un objet de défense spéciale, car alors les jeunes gens se portent à des excès dangereux pour le seul plaisir de la désobéissance, penchant si naturel chez tous les hommes qu'il a commencé par Adam et Eve. »

Casanova, suivant une opinion fréquente alors, attribue la maladie de peau de Mme de la Saone à « un lait répandu après ses premières couches », comme il croit que les grains de beauté sur la figure étaient « répétés sur le corps aux parties correspondantes à la partie visible. »

Casanova considère que l'abstinence sexuelle est une cause de la folie, ce qui n'est pas surprenant de la part d'un homme chez qui la vie sexuelle tenait une si grande place.

Sur l'avortement, il partage l'opinion admise par tous les médecins dignes de ce nom. Non seulement il le stigmatise comme un crime, mais il dit :

« Si les moyens qu'on emploie pour se le procurer ne sont pas violents, leur effet est douteux; et s'ils le sont, il mettent dans le plus grand danger les jours de la mère ».

Comme beaucoup de médecins, il se refuse aussi à considérer la membrane hymen comme une preuve certaine de virginité.

Casanova se plaît tout particulièrement, bien en-

tendu, à décrire les maladies touchant à l'obstétrique et à la gynécologie. En deux circonstances, il se déguise en gynécologue, mais, comme le fait remarquer le Dr Rolleston, il avoue cyniquement que le médecin a vite fait d'oublier son rôle et adore souvent ce qu'il a brûlé.

Outre les cas de tentative d'avortement, de fausse couche, de fièvre puerpérale, de nymphomanie, Casanova fait mention dans ses *Mémoires* de curiosités médicales comme l'hypertrophie du clitoris chez une tribade, une membrane hymen barrée qu'il refusa prudemment de forcer et des flatuosités dans le coït dues, d'après A. Doran et Rolleston, soit à une fistule recto-vaginale, soit à un fâcheux développement cloacal.

A côté des maladies vénériennes, celles de la peau semblent avoir le plus piqué la curiosité de Casanova; c'est ainsi qu'il rapporte longuement l'histoire de personnes atteintes d'acné, d'eczéma, de lupus, de gale, d'envies, d'érythèmes, de brûlures et qu'il narre en détail sa propre « rougeole » qui fut sans doute, dit le Dr Pernet, un érythème toxique d'origine alimentaire.

Casanova signale aussi dans ses *Mémoires*, divers cas de maladies nerveuses, abcès du cerveau, sciatique, hystérie, migraine, et même une autopsie qui révéla une « hydropisie du cerveau » chez une femme qui avait une extraordinaire propension au sommeil. Tout ce qu'il en dit ne comporte d'ailleurs

pas grand intérêt et ne fait que souligner celui qu'il accordait aux différentes manifestations pathologiques.

CONCLUSIONS

Si les *Mémoires* de Casanova ont de grands défauts, on peut admettre leur véracité relative.

Ils donnent de précieux renseignements sur leur auteur qui fut un disthymique sexuel.

Ils sont surtout intéressants par les détails qu'on y trouve sur les maladies sexuelles et leur traitement au XVIII[e] siècle.

Au point de vue médico-historique, si l'on veut y chercher des faits et des dates, il ne faut accepter qu'avec prudence le témoignage de Casanova, contrôler ses dires par d'autres renseignements, pour faire la part des faits véridiques et des exagérations.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Index Médical des MEMOIRES (édit. Flammarion)

II. — Principales Editions des Mémoires

1° Edition Tournachon-Malin, Paris, 1825-1829, 14 vol. in-12.
2° Edition Brockaus, Lepzig et Paris, 1826-1836, 12 vol.
3° Edition Cosson, Paris, 1830, 2 vol.
4° Edition Paulin, Paris, 1833-1837, 10 vol. in-8.
5° Editions Rosez, Bruxelles, 1860-1863, 6 vol. in-12.
6° Editions Garnier, Paris, 1879, 8 vol.
7° Edtions Flammarion, Paris, 1909, 6 vol. in-12.
8° Edition R. Vèze, 12 vol. En cours de publication. 8 vol. ont paru depuis 1924; édition précieuse par l'appareil critique et les études qu'elle contient.

III. — Principaux travaux à consulter sur Casanova

Avant tout, l'édition R. Vèze, puis :

Adnesse (J-F.-H.). — Casanova. Après ses Mémoires. Venise Vienne. Dux. 1774-1798, in-4°, 126 p., Bordeaux, 1919.
Barras L. — Le traitement du prurit de la variole, par Casanova. Chiron, Méd. 1er nov. 1913, p. 661.
Baude. — Prophylaxie antivénérienne individuelle à travers les âges. Essai historique. Thèse de Paris, 1927.
Benedikt. — Archives d'anthropologie criminelle, 1896, XI, p. 14.
Bertone (C.). — La visita di Giacomo Casanova ad Alberto Haller. Rivista di storia della scienze mediche e naturali ; sept.-oct. 1924.
Casanova et nous. — Le Divan, novembre 1922.

Guede. J. Casanova. — Le roman de l'évasion. Les éditions des Mémoires et le séjour en Espagne. Pourquoi la suite des Mémoires n'existe pas. Casanova espion, in-8, Paris, 1912.
— *J. Casanova.* — Réponse à M. Adnesse, in-8, Paris, 1913.
Havelock Ellis. — Affirmations 1915.
Henriot (E.). — Le français de Casanova et la « fuite des Plombs... » Le Temps, 5 avril 1927.
Le Gras (J.). — L'extravagante personnalité de Casanova, chevalier d'industrie (1725-1798), in-12, Paris, 1922.
Maynial (E.). — Casanova et son temps in-12, Paris, 1911.
Meissner. — Casanova als Kranker und als Artz, in Giacomo Casanova, Errinerungen, Munich et Leipzig, 1909, t. XIII, p. 347-390.
Notthaft. — Sexuelle und Geschiechts-Krankheiten in Casanovas memoiren. Dermat. Wochenschr, 1913, pp. 1399-51 et 1366-1383.
Raspail. — Constitution valétudinaire et mort de Louis XIII, avant-propos de critique générale. Revue complémentaire des sciences appliquées, 2e vol., 1855-1896.
— The medical interest of Casanova's « Mémoires ». Janus.
Rolleston (J.-D.). — Sexology ans veneral diseases in Casanova's Mémoires. The Urologie and cutaneous Review, vol. XXI, n° 5, 1917 ; Trad. in Progrès Médical, 8 mars 1919.
Rolleston (J.-D.). — La médecine et les médecins dans les Mémoires de Casanova. Mémoires de Casanova. Ed. Aaoul Vèze, t. VII, Paris, 1929.
Sabrazes. (J.). — A propos du rajeunissement. Un épisode peu connu de la vie de Casanova. Gaz. hebd, des Sc. Méd. de Bordeaux, 9 mai 1926.
Samaran (Lh.). — Jacques Casanova vénitien. Une vie d'aventure au XVIIIe siècle, in-12, Paris, 1914.
Sinclair. — The Urologic and Cutaneous Review, p. 671, déc. 1916.

